

Le sentiment amoureux chez les messies du piano romantique

Le Romantisme se caractérise par l'extériorisation chez les artistes du « moi ». La période à laquelle on se réfère en musique classique par ce nom est celle où les compositeurs réalisent leur introspection en exprimant par le biais de leur art, les extases et les tourments de leur âme. Ainsi, certains diront que les dix doigts de Frédéric Chopin étaient le prolongement de son âme. La plupart des œuvres créées par les messies du piano romantique de l'ère romantique s'inspirent des rêves, des cauchemars, de la mélancolie, de la passion ou de la haine. L'ensemble de ces états psychologiques se retrouve dans le sentiment amoureux.

Romance secrète. En 1799, Ludwig Van Beethoven (1770-1827) est très proche de la famille Von Brunswick. Le compositeur dispense ses leçons de piano aux deux sœurs de la famille, Thérèse et Joséphine. Deux ans plus tard, il devient le professeur de piano de leur cousine Giuletta Guiccardi. Beethoven tombe sous le charme de cette comtesse pour laquelle il écrit sa célèbre *Sonate n°14, dite "Clair de Lune"*. Si ces sentiments sont partagés par la Comtesse, cette dernière sera contrainte d'épouser le Comte Von Gallenberg, plus aisé que le compositeur. Beethoven se console alors dans les bras de Joséphine avec laquelle il a été toujours très intime. Il est intéressant d'observer qu'elle accouchera, en 1812 d'une petite *Minona (Anonim à l'envers)* dont le père reste aujourd'hui... inconnu. Par ailleurs, certains biographes prétendent que la sœur de Joséphine, Thérèse, était amoureuse du *Maestro*. En tout état de cause, sa *Sonate n°24* lui est dédié. En 1808, Beethoven s'installe chez la Comtesse Anna Marie Erdödy dont il fut l'intime vers 1803. Cet amour s'était mué en une amitié sérieuse. Beethoven lui dédie en 1815 *la Sonate opus 102 pour piano et violoncelles*. A la même période (vers 1809), Beethoven entretient une liaison avec une femme mariée Antonia Brentano qu'il a rencontrée à Toeplitz au cours d'une cure médicale. En 1810, le génie demande en mariage Thérèse Malfatti. Elle finira par l'éconduire au profit d'un noble autrichien. C'est pour cette femme qu'aurait été écrit la célèbre *Lettre à Elise* initialement intitulé "*Pour Thérèse*". Pour certains biographes, la personne ayant découvert l'œuvre posthume en 1865 aurait mal transcrit le titre qui était illisible. Force est de constater que le premier des compositeurs romantiques n'a jamais pu accéder au bonheur conjugal qu'il avait mis en scène dans son opéra *Fidelio*. Parmi toutes les femmes que Beethoven a "*connu*", une avait pris son cœur au passage. A sa mort, trois lettres écrites de sa main datant de juillet 1812 sont retrouvées. Ces lettres n'ont aucun destinataire si ce n'est une "*immortelle bien-aimée*". Ceci étant les extraits suivants parlent d'eux-mêmes :

" Le six juillet au matin,

Mon Ange, mon tout, mon autre moi-même,

seulement quelques mots aujourd'hui, et cela au crayon - (le tien) - (...) peux-tu changer que tu ne sois pas toute à moi, et moi pas entièrement à toi (...) l'amour exige tout et à bon droit, ainsi en est-il de moi avec toi, de toi avec moi (...) reste mon plus fidèle et seul trésor, mon tout, comme je le suis pour toi, (...)

Ton très fidèle

Ludwig"

"Le six juillet au soir,

Tu souffres toi mon être le plus cher (...) Ah, où je me trouve tu es avec moi, (...) Je pleure quand je pense que probablement tu ne recevras que samedi mes premières nouvelles (...) autant que tu puisses m'aimer, saches que je t'aime pourtant encore plus fort (...)

"le 7 juillet au bon matin,

Déjà du lit mes idées se pressent vers toi mon immortelle bien-aimée (...) Ton amour fait de moi le plus heureux et le plus malheureux à la fois - (...) quel désir baigné de larmes vers toi -

toi - toi - ma vie - mon tout - Adieu - Oh continue de m'aimer - ne méconnais jamais le cœur tant fidèle de ton bien-aimé. L.

A jamais à toi

A jamais à moi

A jamais à nous"

A ce jour, aucun biographe ne peut dévoiler avec certitude l'identité de cette "*immortelle bien aimée*"...

Frustration. A l'âge de 21 ans, Frédérique Chopin (1810-1849) quitte sa chère patrie, la Pologne. Il n'y retournera plus, si ce n'est à travers ses compositions dont la plupart y font référence avec nostalgie, mélancolie, frustration, haine ou gaieté. Pour s'en convaincre, il suffit de plonger ses oreilles dans quelques *Polonaises* ou *Mazurkas* pour se rendre compte que les harmonies et rythmes font écho aux chants et musiques populaires polonais. En 1830, il quitte son pays pour Vienne. Peu de temps après son arrivée, les polonais se révoltent contre la tutelle de la Russie. La frustration du génie liée à l'impossibilité de se battre aux côtés de ses compatriotes transparait dans sa musique. C'est dans ce contexte que Chopin compose des œuvres vilipendant la répression de l'insurrection polonaise. A titre d'exemple, l'étude n°12 op.10, dite "*Révolutionnaire*", et le *Scherzo n°2* reflètent à la fois un rêve (*l'indépendance de la Pologne*) et un cauchemar (*la mort de ses compatriotes sous les canons russes*). Schumann avait cerné ce patriotisme. Il dira que les œuvres de Chopin "*sont des canons enfouis sous des fleurs*"... Chopin ressentira toute sa vie un sentiment d'exil. Finalement, le grand amour de Chopin n'était autre que sa chère patrie natale. D'ailleurs son cœur repose à Varsovie. Cependant, il ne faut pas minorer le rôle des femmes qui ont eu la chance de toucher le cœur de ce génie. Peu avant son départ pour Vienne, Chopin s'éprend de Constance Gladowska, une jolie cantatrice. Pétrifié d'amour, il n'ose pas lui dévoiler ses sentiments si ce n'est à travers les notes des deuxièmes mouvements (*larghetto et lento*) de ses deux magnifiques concertos pour piano. Chopin ne la reverra jamais. Au cours de l'été de l'année 1835, notre tendre génie retrouve, à Dresde, une famille de compatriotes, les Wodzinski. Plus jeune, Chopin s'était lié d'amitié avec les trois garçons de la famille. A cette occasion, il retrouve également leur jeune sœur Marie dont il s'éprend. Les sentiments que nourris Chopin sont, cette fois, partagés par Marie. En septembre, Chopin est contraint de retourner à Paris afin de poursuivre sa carrière. Cette séparation se retrouve dans une valse posthume : la *Valse de l'Adieu, op. 69 n° 1*. Pendant un an, Chopin et Marie vont entretenir un amour épistolaire. Le 7 septembre 1836, il demande la main de Marie. Malheureusement, lorsque le père de Marie apprend l'existence de ce projet de mariage auquel sa femme avait consenti, il réussit à convaincre sa fille de ne pas épouser un artiste. Progressivement, les correspondances enflammées laissent place à de platoniques échanges pour se solder, en 1837, par une rupture de fiançailles. L'ensemble des correspondances et présents concernant cette relation ont été conservés par Chopin dans une enveloppe sur laquelle était écrit : "*Mon Malheur*". En 1836, Chopin rencontre Georges Sand qui est à l'opposé de Marie Wodzinski. D'ailleurs, le soir de la rencontre, Chopin confie : « *Quelle femme antipathique que cette Sand ! Est-ce vraiment bien une femme ? Je suis prêt à en douter* ». Sand finit par séduire Chopin. Quelle était la nature de cette relation qui ne saurait se qualifier d'amoureuse? D'après quelques correspondances, l'amour de Sand pour Chopin apparaissait plutôt « *maternel* » D'ailleurs, elle le surnommait "*le petit*" ou encore "*chop-chop*". Pire, les deux artistes ne partagent que très rarement la même couche ce qui ne comble pas l'appétit sexuel de Sand. Cependant, cette dernière a réussi à apporter à Chopin un cadre qui lui rappelait celui de son enfance. C'est pourquoi il chérissait la maison de Sand située à Nohan (*dans le Berry*) dans laquelle avaient l'habitude de séjourner des artistes tels que Delacroix,

Liszt... Ce cadre idéal est affecté par la maladie de Chopin et surtout l'ombre de la mort. Au cours de l'été 1847 une dispute éclate entre Sand et sa fille, Solange. Chopin ayant pris le parti de Solange, le couple se sépara définitivement.

Musique, Femmes et Religion. Dans un correspondance, Franz Liszt (1811-1886) confie qu'avant de mourir son père lui avait affirmé qu'il "*craignait que les femmes troubleraient mon existence et me domineraient*". Le paternel ne sera pas sans influence sur les relations amoureuses de son fils virtuose qui sera surnommée par Balzac "*le démon hongrois du piano*". Jusqu'à la mort de son père, Liszt sera sensible non pas aux charmes des demoiselles mais plutôt aux dogmes religieux. La mort de son père l'amène à organiser des cours de piano. Caroline de Saint-Cricq, fille du Ministre du commerce et de l'industrie sous Charles X est une de ses élèves. Progressivement, les leçons s'allongent pouvant durer jusque tard dans la nuit. Malheureusement, en 1828, le Ministre refusera que sa fille épouse un artiste. Désespéré, Liszt se console dans la religion. Entre 1830 et 1832, Liszt se rattrape. Séducteur, il connaîtra des aventures avec certaines femmes telles que la comtesse Platen ou encore la comtesse Adèle de La Prunarède. Certaines rumeurs laissent entendre qu'il aurait eu une liaison avec la femme de Camille Pleyel, Marie et que cette liaison aurait été la cause d'une dispute avec Chopin. En 1832, à Paris, il fait la connaissance de l'écrivain Marie D'Agoult. Cette dernière racontera en parlant de Liszt dans ses mémoires : « (...) *une apparition étrange s'offrait à mes yeux. Je dis apparition, faute d'un autre mot pour rendre la sensation que me causa, tout d'abord, la personne la plus extraordinaire que j'eusse jamais vue* ». Afin de calmer les rumeurs parisiennes, le couple s'exile rapidement en Suisse. C'est sur ce territoire qu'en 1836 il compose la *Fantaisie romantique sur deux mélodies suisses*. Progressivement l'harmonie de ce couple d'artistes se dégrade. Liszt est contraint d'effectuer des aller-retour entre Genève et Paris pour affronter en duel (pianistique) Sigismond Thalberg, un virtuose concurrent. Parent de trois enfants, Liszt et d'Agoult effectuent un voyage en Italie en 1838-1839. Marie en gardera un mauvais souvenir : « *Je m'étonne quelque fois de le voir si constamment gai, si heureux dans la solitude absolue où nous vivons* ». Cette solitude permet à Liszt de composer son œuvre intitulée "*Année de pèlerinage. Deuxième Année Italie*". Le titre de l'œuvre en dit long sur les motivations réelles de Liszt à effectuer ce voyage. En octobre 1839, le couple se sépare. Dans son roman *Nélida*, Marie d'Agoult fait clairement référence à sa relation avec Liszt : « *Il (c'est-à-dire Liszt) sentit la supériorité morale que Nélida (c'est-à-dire Marie d'Agoult) prenait sur lui en cette circonstance. Cette supériorité devint chaque jour plus évidente, et aussi plus insupportable* ». En 1847, Liszt s'éprend de la princesse Russe-polonaise Sayn Wittgensein séparée de son mari mais pas officiellement divorcée. il s'empresse de composer *Les glanes de Woronice* pour lui dédier. C'est sous son influence que Liszt rédige son ouvrage consacré à Chopin. Les quinze années passés aux côtés de la princesse furent les plus créatives de la vie de Liszt (*Harmonies Poétiques et Religieuses, Ballades n°1 et 2, Consolations, Sonate en Si mineur...*). En 1864, Liszt décide de se vouer à la prêtrise et de s'engager dans une relation platonique avec Olga von Meyendorff. Sa musique sera ainsi principalement tournée vers le Sacré (*Œuvres pour chorales sacrés et profanes, Messes, Requiem...*). Peu de temps avant sa mort, il rencontre une certaine Lina Schmalhausen, pour qui il se prend d'affection. Peut être est-ce pour elle qu'il a composé un de ses derniers nocturnes pour piano intitulé *En rêve...*

Trio. En 1830, Robert Schumann (1810-1856) abandonne ses études de droit pour se consacrer à la musique. Il souhaite ainsi devenir "*le Paganini du clavier*". A cette fin, il s'installe chez le professeur Wieck où il fait la connaissance de sa jeune fille Clara (1819-1886), 11 ans et déjà pianiste de renom. Dès cette époque Schumann est fasciné par Clara dotée d'une sensibilité musicale extrêmement développée. Peut-être même est-il jaloux du talent de Clara et envieux

du temps que consacre le professeur Wieck à sa fille. D'autant plus qu'à ce moment, la paralysie de son majeur remet en cause sa carrière de virtuose. A cette époque, il considère Clara " *ni comme une sœur, ni comme une amie, mais comme un pèlerin à la madone*". En 1834, Schumann se fiance à Mademoiselle Ernestine Von Fricken. Cet événement est un soulagement pour père de Clara qui n'appréciait aucunement la complicité qu'elle entretenait avec Schumann. Ce dernier compose *le Carnaval opus 9* qu'il dédit à sa fiancée du moment. Dans le *Carnaval*, malgré leur déguisement les personnages féminins sont très reconnaissables : Ernestine n'est autre que *Estrella* et bien sûr Clara, qui enchante l'esprit du compositeur, se cache derrière le masque de *Chiarina*. En 1835, les fiançailles entre Schumann et Ernestine sont rompus. Dès cet instant, Clara devient la passion amoureuse de Schumann. Clara étant constamment en tournée avec son père les deux amants ne se voient plus. Contrairement à ce que pense le père de Clara, la distance géographique va accentuer considérablement cette passion amoureuse. En 1837, Schumann demande officiellement la main de Clara. Bien évidemment, son père éconduit Schumann. D'ailleurs il finit par interdire les correspondances entre Schumann et sa fille. Schumann se sent abandonné. Il compose les *Davidsbündlertänze (Danses des membres de la Confrérie David)* qui sont le symbole de sa lutte contre le père de Clara. En 1839, Schumann compose des œuvres phares telles que la *Fantaisie opus 17* qu'il présente à Clara en des termes dénués d'équivoque : " *C'est un long cri d'amour vers toi*". Cette même année, il compose *le Carnaval de Vienne* dans lequel *l'Intermezzo* n'est autre que la description d'un coup de foudre entre deux amants. Marguerite d'Albert le décrira en ces termes " *Cet intermezzo est le brûlant duo de deux êtres que le coup de foudre vient de frapper en plein cœur. L'élan impérieux qui les a poussés l'un vers l'autre les a en même temps isolés du reste de la foule; un grand vide s'est fait autour d'eux et plus rien n'existe en dehors d'eux dans l'univers entier. Insensible aux bruits de la fête, perdu dans leur ivresse, lui ne voit plus qu'elle, elle n'entend plus que lui*". Les deux amants décident de porter plainte contre le père de Clara pour refus de consentement au mariage. En août 1840, un jugement leur donne raison. Ce succès entraîne la composition d'un cycle de lieder (*chants*) dont le magnifique " *Widmung*" (" *Déclaration*"). Douze ans après, en 1852, un jeune artiste de 19 ans répondant au nom Johannes Brahms (1833-1887) présente aux Schumann ses compositions. Le couple décide prendre le prodige sous son aile. Pour remercier l'hospitalité de Clara, Brahms lui dédie sa *Sonate n°2*. En 1854, Schumann est interné. A partir de cette date, Brahms et Clara, vivant sous le même toit, ne vont cesser de se rapprocher. Dans une lettre datant de mai 1856, deux mois avant la mort de Schumann, Brahms lui écrit : « *Ma bien-aimée Clara, je voudrais, je pourrais t'écrire tendrement combien je t'aime et combien je te souhaite de bonheur et de bonnes choses. Je t'adore tellement, que je ne peux pas l'exprimer. Je voudrais t'appeler par des « chérie » et d'autres termes affectueux sans en être rassasié, pour te courtoiser. (...) Tes lettres sont pour moi comme des baisers.* » Après la mort de Schumann, Clara souhaite s'éloigner de Brahms. Le souvenir mélancolique apparaît dans la *Sérénade n°2* composée en 1859 et dédiée à Clara. Brahms a certainement éprouvé pour Clara. Peut-être est-ce la raison pour laquelle il resta célibataire toute sa vie. En 1893, Brahms fait parvenir à Clara - *qui s'éteindra en 1896* - ses *Klavierstücke op. 118* qui lui sont dédiés. Parmi ces six pièces se trouve un *Intermezzo* dont la beauté de l'harmonie et la douceur du rythme résumant parfaitement les sentiments éprouvés par Brahms à l'endroit de Clara. Peu de temps avant la mort de sa " *Bien aimée Clara*", Brahms lui adresse une dernière correspondance dans laquelle il lui confie : « *Si vous croyez devoir attendre le pire, accordez-moi quelques mots, avec lesquels je peux venir voir s'ouvrir encore les beaux yeux, avec lesquels beaucoup se refermera pour moi* ».

Karim Laouafi